

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 19 (1969)
Heft: 1

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vetus Latina. Die Reste der lateinischen Bibel. Ergänzende Schriftenreihe: Aus der Geschichte der lateinischen Bibel. — Vol. 4: HERMANN JOSEF FREDE: *Altlateinische Paulus-Handschriften.* Freiburg-i.-Br., Herder, 1964, 296 p. — Vol. 5: WALTER THIELE: *Die lateinischen Texte des 1. Petrusbriefes.* Ibid., 1965, 245 p.

SCIENCES
BIBLIQUES

Deux volumes d'une égale densité et d'un égal intérêt pour le théologien comme pour le philologue ! Car, s'ils nous font mieux connaître l'histoire de la transmission du texte biblique, ils nous renseignent aussi sur la manière dont il a été approché selon les lieux et les époques, et sur les influences qu'il a subies au cours de nombreux siècles. C'est tout un chapitre — et non des moindres — de la pensée théologique et de l'histoire des idées qui nous y est révélée. — Après une introduction méthodologique qui mérite d'être méditée, Frede s'attache à l'histoire du texte des épîtres pauliniennes et examine une série de manuscrits bilingues (original grec avec traduction latine en regard). En Occident, le texte grec n'est plus guère recopié que comme une pieuse relique, sans influence sur la tradition latine ultérieure. Une exception toutefois : à Saint-Gall, les études grecques semblent avoir laissé des traces jusqu'au XI^e siècle, sous l'influence du moine irlandais Moengal et de Notker le Bègue, connu par ses œuvres poétiques. — On sait que, dans une branche de la tradition grecque — celle que suivent Irénée, Tertullien et Cyprien — l'épître aux Romains se termine au chapitre 14. A la suite d'Origène, certains critiques ont cru y reconnaître une amputation concertée, due à Marcion, mais les recherches de Frede conduisent à des conclusions toutes différentes : l'absence des chapitres 15 et 16 s'explique en réalité par la disparition accidentelle de feuillets dans cette branche. L'auteur se montre en outre sceptique à l'égard des tentatives visant à contester l'authenticité de ces chapitres, y compris la doxologie du chapitre 16. — Il n'est pas possible de donner ici ne fût-ce qu'un aperçu des multiples problèmes de la tradition, notamment en rapport avec l'influence de la *Vulgate* sur la *Vetus Latina*, et inversement. On sait en effet que, d'une part, la *Vulgate* a mis des siècles à s'imposer, et que, d'autre part, même après la révision d'Alcuin, le texte a continué à varier par interférences réciproques, jusqu'à sa fixation définitive dans l'édition sixtino-clémentine de 1592. — La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à une étude du manuscrit de Monza (près de Milan), qui, sans être bilingue, fournit cependant des renseignements utiles sur la version grecque occidentale, et à l'édition diplomatique de ce texte qui renferme des portions étendues de plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, en usage dans la liturgie ambrosienne.

Contrairement à celui de Frede, l'ouvrage de Thiele — issu d'une thèse d'habilitation présentée à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Tubingue — ne met pas l'accent sur l'histoire de la tradition manuscrite comme telle, mais sur le texte même de la première épître de Pierre. Comme il l'avait fait déjà dans une étude antérieure (*Wortschatzuntersuchungen zu den lateinischen Texten der Johannesbriefe*, cf. *RThPh* 1959, p. 381), l'auteur s'y livre à des recherches de vocabulaire, au cours desquelles il s'efforce

de caractériser les versions latines, y compris la *Vulgate*. — Le chapitre 6 : *Allgemeine Wortuntersuchungen* offre un intérêt particulier. Les termes bibliques y sont étudiés par ordre alphabétique à partir du grec, avec mise en regard et discussion de leurs équivalents latins. Les résultats généraux sont consignés dans une synthèse finale, qui résume les caractéristiques du vocabulaire des Pères latins. Il en ressort, par exemple — et Thiele rejoint ici les conclusions de Frede touchant l'épître aux Ephésiens — que Tertullien se situe en marge de la tradition latine, tant sous le rapport du texte grec qu'il utilise (il appartient à la tradition occidentale), que dans sa manière de citer les textes scripturaires. Il connaît certes des versions latines préexistantes, mais il se réserve toute liberté à leur égard et propose des traductions qui lui sont personnelles. Aussi — et la constatation est d'importance — n'a-t-il exercé aucune influence sur l'évolution ultérieure, et c'est de Cyprien que doivent partir les recherches relatives à la Bible latine. — De précieux index, qui renferment en particulier tous les termes étudiés dans le corps de l'ouvrage, terminent ce volume indispensable à tout patristicien.

ANDRÉ LABHARDT.

RENÉ VOELTZEL : *Selon les Ecritures* (didactique biblique). Tome I : Ancien Testament. Taizé, Les Presses de Taizé, 1965, 572 p.

Cet ouvrage est né de la préoccupation d'offrir un instrument de travail de base à tous ceux qui ont la charge d'un enseignement biblique destiné aux enfants et aux adolescents. Cette intention première se manifeste dans la présentation de la matière : le recours à différents caractères typographiques, la numérotation continue des paragraphes, une quarantaine de cartes et plusieurs index permettent de retrouver facilement un sujet déterminé, et de réunir rapidement une documentation claire et complète. — Mais on trahirait la valeur de ce livre à trop insister sur son aspect technique de manuel du maître. Un tel ouvrage mérite en effet la plus grande publicité possible afin qu'il soit mis entre les mains de nombreux lecteurs de la Bible : *Selon les Ecritures* est avant tout un guide à la fois accessible et approfondi qui devrait permettre à tout chrétien normalement cultivé une lecture informée et cohérente de l'Ancien Testament. René Voeltzel s'est fondé sur la constatation que les listes de lectures et les méditations quotidiennes ne suffisent pas, à longue échéance, car elles ne peuvent donner une vue d'ensemble, ni permettre des approfondissements. Mais d'autre part, les introductions et commentaires théologiques sont certainement trop savants pour la plupart des paroissiens. D'où cette tentative d'offrir aux lecteurs un ouvrage d'un type nouveau, qui mettra les richesses de la théologie à la portée du plus grand nombre. — Devant un tel effort, on ne sait pas s'il faut davantage admirer la longue patience qui a permis de collationner tant de remarques d'un grand intérêt et de citations bienvenues sur tous les livres de l'Ancien Testament, ou cet esprit de synthèse qui confère à chaque paragraphe un caractère précis et intelligible. Mais, en retour, ce livre demande au lecteur un effort inhabituel, précisément à cause de l'abondance et de la densité des sujets présentés. René Voeltzel se justifie, dans la ligne du renouveau biblique, en citant le prophète Jérémie : « N'apaisez pas mon peuple par la facilité ! » — Il faudra en particulier faire attention au plan des chapitres qui supposent une lecture théologique de l'Ancien Testament, alliant le souci de l'exactitude historique — autant que faire se peut — au souci de la nécessaire actualisation du texte. C'est ainsi que la première partie, intitulée « L'Alliance », débute avec l'évocation d'Abraham, puis des

patriarches et de Moïse, et que le récit de la création prend place en fin de partie, à côté de l'explication du Décalogue, sous le titre « La foi dans l'Alliance ». A ce propos, relevons, par exemple, une de ces nombreuses remarques pédagogiques qui jalonnent le texte : « Accabler de jeunes enfants par les récits de la création et se taire indéfiniment sur la personne et l'œuvre des prophètes nous paraît constituer des erreurs pédagogiques aussi graves que celle qui consisterait à parler toujours de Noël et jamais de la Passion. » Voilà comment on prend la défense du texte biblique contre des traditions bien établies ! — Décidément, *Selon les Ecritures* est un livre actuel — dans le meilleur sens du terme — qui rendra le plus grand service à tous ceux qui partagent avec l'auteur le même désir de connaître l'Ancien Testament à la fois dans son détail et dans sa continuité : avec ses multiples références, ce livre réussit en 500 pages à constituer une mine de renseignements à laquelle le théologien et le pasteur auront souvent recours, d'autant plus que les index, qui s'étendent sur 40 pages, facilitent une consultation rapide. Tout au plus aurait-on pu souhaiter, à la suite du répertoire des noms de personnes et des noms de lieux, un répertoire des notions théologiques courantes, qui apparaissent bien dans le cours des chapitres, mais sont difficiles à retrouver. Signalons qu'on nous annonce un deuxième volume sur le Nouveau Testament, et un troisième volume sur l'Histoire du Christianisme, rédigés selon la même méthode et dans le même esprit.

JACQUES ANDRÉ.

EVODE BEAUCAMP et JEAN-PASCAL DE RELLES : *Israël attend son Dieu*. Des Psaumes aux vœux du Pater. Bruges, Desclée de Brouwer, 1967, 345 pages (Coll. Bible et Vie chrétienne).

Sous le titre « Israël attend son Dieu », E. Beaucamp et J. P. de Relles publient non une étude sur l'eschatologie d'Israël, mais un commentaire théologique de quelques-uns des psaumes. Ce volume fait suite à « Israël regarde son Dieu » et précède « Israël marche vers son Dieu », qui veulent ensemble situer la prière du peuple de l'Ancienne Alliance dans l'économie de la Révélation. Comme l'indique le sous-titre de cet ouvrage, ses auteurs entendent nous montrer avant tout les relations qui existent entre le livre des Psaumes et le Pater. Ils vont de l'un à l'autre et insistent sur le fait que l'Oraison dominicale s'enracine dans la prière juive en même temps qu'elle l'accomplit. — E. Beaucamp et J. P. de Relles mettent en évidence la richesse du psautier d'Israël, qui draine en quelque sorte l'inquiétude religieuse des nations vers le Christ. Ils montrent la ferveur d'Israël qui attend que le nom de son Dieu soit sanctifié, chante son règne qui vient et s'engage à faire sa volonté. Leur commentaire qui s'appuie sur une riche érudition comprend une traduction nouvelle, des vues originales — qu'on ne suivra pas toujours — des excursus utiles sur la notion de justice dans l'Ancien Testament ; il doit permettre à un lecteur chrétien de mieux comprendre « la prière du Peuple de Dieu qui, issue du Psautier, s'épanouit dans le Pater ».

ROBERT MARTIN-ACHARD.

EDGAR HAULOTTE, S.J. : *Symbolique du vêtement selon la Bible*. Paris, Aubier, 1965, 352 p. (Collection « Théologie ».)

L'intérêt du présent ouvrage se situe à trois niveaux concentriques. C'est premièrement une étude historique du vêtement en Israël, avec une référence comparative aux modes en vigueur dans les pays limitrophes. Mais, second

niveau, au cours même de son étude archéologique, l'auteur dégage la signification théologique du vêtement en Israël. Expression de la personne humaine, le vêtement traduit à sa manière la relation qui unit l'homme à son créateur et les hommes entre eux, dans l'Alliance : Créé pour faire rayonner la gloire de Dieu dont il était revêtu, l'homme, même déchu, a conservé cette finalité. Son vêtement, signe de la sollicitude de Dieu, exprime l'état de soumission au Seigneur, dans lequel le croyant se trouve, dans l'Alliance. A ce niveau, le présent travail donne des interprétations intéressantes de nombreux textes, souvent difficiles et controversés, dans lesquels le vêtement (ou son absence, la nudité) joue un rôle important (voir I Cor. 11 : 2-16 !). Si, à ce niveau, le vêtement a un sens symbolique plus ou moins inconscient, il n'en va pas de même au troisième niveau : souvent, le thème du vêtement est utilisé dans un but symbolique (le « voile » de II Cor. 3, la « robe nuptiale » de Mat. 22 : 1-14, vieux vêtement et pièce de drap neuf : Marc 2 : 1 à 3 : 6, etc.). L'auteur éclaire ces textes des résultats de son étude archéologique et théologique du vêtement en Israël, et le succès de cette méthode est manifeste. Le R.P. Haulotte prouve ici que l'étude d'un seul thème, à première vue marginal, peut apporter, par la profondeur de son analyse plus que par l'étendue du domaine prospecté, une contribution précieuse à la théologie, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament.

DANIEL VON ALLMEN.

P. GERHARD VOSS, O.S.B. : *Die Christologie der lukanischen Schriften in Grundzügen*. Paris - Bruges, Desclée de Brouwer, 1965, 219 p. (Studia Neotestamentica — Studia II.)

L'auteur, directeur de l'Institut œcuménique de l'Abbaye bénédictine de Niederaltaich (Bavière), montre qu'il n'est pas seulement un œcuméniste actif, mais aussi un bibliste de premier plan. Partant des résultats de la recherche contemporaine, tant catholique que protestante, situés aux différents niveaux de l'histoire des formes, des traditions et de la rédaction, le R.P. Voss dégage l'originalité de la christologie de Luc (dans son Evangile et dans les Actes). Il le fait au moyen d'une introduction, très importante du point de vue méthodologique et théologique, et de cinq chapitres : « Jésus et le Royaume de Dieu » (la christologie dans le cadre du schéma temporel de Luc), « Jésus, le Roi messianique », « la souffrance de Jésus », « l'exaltation de Jésus » (l'unité théologique de la Résurrection et de l'Ascension), et « Jésus, le Prophète eschatologique ». On a parfois souligné, pour s'en étonner, l'importance que Luc accordait à l'humanité de Jésus, à un certain caractère « héroïque » de son attitude, de même qu'à « l'imitation de Jésus-Christ ». Avec beaucoup de bonheur, le P. Voss nous fait pénétrer à l'intérieur de cette christologie lucanienne, pour nous en montrer l'orientation à la fois théologique et anthropologique : chez Luc, nous découvrons « toute l'authenticité de l'humanité de Jésus, en face de Dieu — et dans sa filialité divine, nous rencontrons le Principe vivant de notre propre destination » (p. 175). Plus de quarante pages d'index divers rendent la consultation de cet important ouvrage particulièrement aisée.

DANIEL VON ALLMEN.

J.-M.-R. TILLARD, O.P. : *L'Eucharistie Pâque de l'Eglise*. Paris, Editions du Cerf, 1964, 267 p.

Après un premier chapitre de solide théologie biblique sur l'œuvre du salut en Christ, l'auteur s'attache à montrer que le corps du Seigneur dans le

sacrement eucharistique n'est pas son corps naturel, mais son corps glorieux, celui dont l'a revêtu la résurrection. Ce corps transfiguré est l'aboutissement du passage effectué par le Seigneur, à travers la mort sur la croix, du monde de la chair et du péché au monde nouveau de Dieu. Ce corps nouveau est les prémices de la nouvelle création, « la cellule première du cosmos nouveau », des cieux nouveaux et de la terre nouvelle. La Pâque du Christ, son passage d'un monde à l'autre, se prolonge dans la Pâque de l'Eglise qu'est l'eucharistie, où le Seigneur de gloire s'assimile les communicants et les rend participants de sa vie ressuscitée. — Telle est la thèse maîtresse du livre, étayée par de nombreuses citations patristiques dont beaucoup peu connues. Les liturgies orientales sont aussi citées en témoignage, ce qui est aisé, puisque l'Eglise orientale est le lieu même de la théologie de la transfiguration eschatologique. Le lexique des principaux termes techniques de la science biblique et de la théologie rendra de grands services au lecteur non théologien.

RICHARD PAQUIER.

IRÉNÉE DE LYON : *Contre les hérésies*. Livre IV. Paris, Editions du Cerf, 1965, 2 vol. de 995 p. (Sources chrétiennes, 100.)

HIS
DE L'E
ET J
PJ
CHRÉTI

Pour marquer la publication du centième volume des « Sources chrétiennes », les Editions du Cerf ont choisi de présenter le Livre IV de l'*Adversus Haereses* selon toutes les exigences et les ressources de la critique : les versions latine, grecque, arménienne et syriaque sont ainsi examinées par les PP. Hemmerdinger, Doutreleau, Rousseau et Mercier, à qui il appartenait de donner un état de la question du texte d'Irénée. L'intérêt de cette édition consiste en ce qu'elle offre un nouveau texte par rapport à celui de Harvey avec appareil critique pour le latin, l'arménien, le grec (avec essai de rétroversion à partir du latin), le syriaque (dû au P. Graffin). C'est dire que l'édition de ce livre est conçue de manière encore plus scientifique que celle du Livre III due au regretté P. Sagnard ; on s'en rend déjà compte dans la disposition typographique (texte latin ; notes, fragments grecs et arméniens en dessous de la traduction française). En procédant de la sorte, les savants éditeurs cherchent, dans les diverses versions littérales, à retrouver la pensée originale d'Irénée à travers l'histoire très compliquée du texte, puisque, comme on le sait depuis longtemps, les traditions textuelles ne coïncident pas toujours. Dom A. Rousseau décrit les principes et les normes mis en œuvre pour retrouver l'unité originelle derrière la diversité des traductions ; c'est un véritable traité de méthodologie. Il traduit donc à partir du texte grec perdu, mais sous-jacent aux diverses versions, et qu'il a tenté de reconstituer en usant de la rétroversion (dont les résultats restent toujours, lui-même le reconnaît, conjecturaux, p. 174 ss.) : « ... Malgré son caractère fatalement hypothétique, une rétroversion grecque basée sur les indications complémentaires de tous les témoins et accompagnée d'une traduction française qui l'éclaire et en est comme un premier commentaire, nous paraît constituer, en l'absence de l'original perdu, la plus grande approximation actuellement possible de la pensée d'Irénée. » Cette pensée est aujourd'hui au centre des débats théologiques de l'œcuménisme ; cette édition, qui est un modèle du genre et qui illustre remarquablement la haute tenue des « Sources chrétiennes », aidera les théologiens des diverses confessions à redécouvrir la fermeté, la rigueur et la cohérence des investigations irénéennes, qui prennent un relief saisissant grâce aux efforts conjugués d'érudits mettant leur science au service d'une grande théologie. Puissent les autres livres de l'*Adversus*

Haereses bénéficier d'un tel traitement et voir le jour dans cette collection, ainsi que le commentaire qui doit les accompagner, dans des délais pas trop éloignés.

GABRIEL WIDMER.

SAINT HILAIRE DE POITIERS : *De trinitate et ouvrages exégétiques*. Textes choisis, traduits et présentés par Albert Blaise. Namur, Editions du Soleil-Levant, 1964, 192 p. (collection « Les écrits des Saints »).

Dans cette agréable collection « de poche », l'auteur du Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens nous présente des textes tirés de cinq ouvrages de celui qui fut surnommé, à juste titre, l'« Athanase de l'Occident ». Il a non seulement joué un rôle important dans l'Eglise de Gaule de la première moitié du IV^e siècle, mais il a écrit des ouvrages très variés, marqués par l'époque et ses controverses, mais dans un esprit irénique, soumis à la Bible, dont les termes devraient au fond suffire à son avis. — Une introduction de vingt pages nous présente de façon vivante et concrète la biographie d'Hilaire, le contenu de ses écrits et sa défense de la foi : ce dernier chapitre est excellemment conclu par quelques pages sur l'Ecriture et la formulation des dogmes. — La première moitié du livre est consacrée à des extraits des douze livres du *De Trinitate*, puis à deux des lettres ou traités à l'empereur Constance. La deuxième partie présente quelques textes sur « La divinité de Jésus-Christ dans la sainte Ecriture », avec des extraits du Commentaire de Matthieu (chap. 9, 14, 16 et 26) et de celui des Psaumes (2, 92, 125). Ces extraits sont bien choisis et traduits et constituent une bonne introduction au ministère d'Hilaire, défenseur de la foi.

JEAN SAUTER.

CYRILLE D'ALEXANDRIE : *Deux dialogues christologiques*. Introduction, texte critique, traduction et notes par G.-M. de Durand, O.P. Paris, Editions du Cerf, 1964, 548 p.

Cyrille d'Alexandrie occupe une place importante dans l'histoire de l'Eglise et celle des dogmes. Sa pensée s'est-elle modifiée au cours de sa controverse avec Nestorius ? Le P. de Durand examine cette question et le rôle de Cyrille à travers deux dialogues, l'un d'avant 428 (*Sur l'incarnation du Monogène* — le Christ est un et il est Seigneur d'après les Ecritures), l'autre de 437 environ (*Le Christ est un*). Le premier entretient des rapports étroits avec d'autres ouvrages de Cyrille (le *De recta fide ad Theodosium*) ; Cyrille l'utilise dès les premières escarmouches avec Nestorius à la cour de Constantinople ; le second s'en prend à l'école d'Antioche, à sa christologie et à sa sotériologie (mode de l'incarnation et son pourquoi ?) qui soulèvent aux yeux de Cyrille de graves problèmes, lui le défenseur de la théorie mystique (ou physique) de la Rédemption en tant que récapitulation. Le P. de Durand donne une excellente introduction aux positions en présence, sur leurs manières d'interpréter les grandes affirmations bibliques sur la naissance et la Passion du Christ, d'élaborer une « psychologie » du Rédempteur à travers sa « kénose » et son élévation. Il montre, et c'est en cela que réside l'originalité de sa thèse, que Cyrille tout autoritaire qu'il fût, était « capable de se poser de nouveaux problèmes, même s'il emploie pour les résoudre de vieux axiomes » (p. 149), bref, un théologien plus nuancé qu'il n'y paraît de prime abord, plus éclectique aussi. Ce qui n'empêche nullement le

P. de Durand de constater que « toutes les explications qui ont trait, ou devraient avoir trait, à la psychologie humaine du Christ sont d'un archaïsme inquiétant... et n'attestent pas de progrès très marqués depuis les premières œuvres, fournissant tout au plus quelques suggestions neuves ». Il se rapproche ainsi de la thèse du P. Liebaert. Quant à sa traduction, elle reflète un sens aigu des difficultés que présente le texte de Cyrille avec sa terminologie dont il est difficile d'estimer le degré exact de technicité.

GABRIEL WIDMER.

E. R. DODDS : *Pagan and Christian in an Age of Anxiety*, some aspects of religious experience from Aurelius Marcus to Constantine. Cambridge, at The University Press, 1965, 144 p. (The Wiles Lectures 1962-1963).

Le professeur Dodds qualifie la période s'étendant de Marc Aurèle à Constantin d'*âge d'anxiété*, anxiété due à la remise en question des notions acquises et admises jusqu'à ce moment-là, par la grande contestation entre le monde païen et le christianisme. Peu de travaux ont paru dans le domaine de l'expérience religieuse de l'antiquité finissante, malgré l'abondance relative des documents. L'auteur s'attache à dégager les lignes fondamentales de la confrontation entre paganisme et pensée chrétienne. Auteurs païens et auteurs chrétiens tiennent une place égale dans son ouvrage. Il se déclare agnostique et il ne peut, par conséquent, considérer le triomphe du christianisme comme un événement divin. Cependant, dira-t-il, s'il cite plus souvent des auteurs païens que des auteurs chrétiens, ce n'est pas qu'il préfère les premiers, c'est simplement parce qu'il les connaît mieux. En fait, les questions soulevées vers la fin du monde antique concernant l'homme dans sa relation avec le monde, sa spiritualité, ont une certaine actualité si l'on songe à l'angoisse du monde moderne et au rejet de notions qui paraissaient fortement établies. Un dernier chapitre sur le dialogue entre le paganisme et le christianisme, nous révèle un monde païen peut-être différent de ce que nous pensions. Dodds nous dira que le fond du débat n'était pas tellement le choix entre un monothéisme chrétien et un polythéisme païen. Celsus était plus strictement monothéiste qu'Origène ! Un des motifs de ressentiment du paganisme est à chercher dans l'effet du christianisme sur l'unité de la vie familiale, le christianisme apparaissant comme facteur de division. Celsus ne manque pas de relever que l'on invite les enfants à désobéir aux parents, etc. On parle de l'attraction « totaliste » chrétienne, rappelant l'appel du communisme de nos jours.

HÉRALD CHATELAIN.

OLIVIER DE LA BROSSE : *Le pape et le concile*. La comparaison de leurs pouvoirs à la veille de la Réforme. Paris, Editions du Cerf, 1965, 350 p. (*Unam Sanctam*, 58).

Ecartons d'emblée de ce compte rendu certaines parties du livre : le premier chapitre, compilation secondaire consacrée à la querelle entre la France et Rome et au concile de Pise ; le dernier, où l'auteur distribue de bons et de mauvais points ; ces débuts de chapitre où l'on « présente » au lecteur des textes bibliques en soi (Mat. 16, Jean 21, p. 209 s., 219 s.) avant d'en narrer l'interprétation ; ces statistiques comparées sur l'emploi de certains arguments ou textes dont on omet ensuite de tirer des conséquences (par exemple l'histoire conciliaire, p. 287 s.) ; ces notes qui ne renvoient la plupart du temps qu'au

Dictionnaire de théologie catholique. — Restent les deux parties du livre qui correspondent au problème tel qu'il est énoncé dans le titre. La première discute *La notion du pouvoir ecclésiastique*, chez Gerson et quelques contemporains d'abord, chez Cajetan ensuite. On y examine la distinction entre *potestas iurisdictionis* et *potestas ordinis*, le problème de l'immédiateté du pape vis-à-vis du Christ, le rôle du droit des corporations dans l'élaboration des théories conciliaristes. Partisan d'une « supériorité » du concile à des seules fins de réforme, Gerson ne serait pas partisan d'un régime synodal suprême et permanent dans l'Eglise. Par ailleurs l'auteur pense que pour Cajetan « la constitution de l'Eglise ne peut se ramener à nulle autre constitution de type humain ; elle est radicalement originale et n'appartient qu'à elle » (p. 149). Cette affirmation nous paraît être en contradiction avec de nombreux passages, cités par l'auteur, où Cajetan, suivant en cela saint Thomas, conçoit le régime de l'Eglise comme une monarchie absolue (p. 149, 157, 181, 267 s.) et affirme que l'Eglise est bel et bien une société (p. 174). — Ceci nous amène à la partie de loin la plus intéressante de l'ouvrage, qui décrit *La controverse... entre Cajetan et Jacques Almain* de Paris à propos des pouvoirs du pape et du concile. L'auteur laisse parler tour à tour les deux protagonistes, sans cacher ni sa sympathie pour le maître des Prêcheurs, qui sort presque toujours vainqueur des débats, ni son antipathie pour les « dangers de certaines positions gallicanes » (p. 205). En fait, nous avons affaire ici à une histoire engagée, avec tous les avantages et les inconvénients du genre. — Nous longeons ou traversons la controverse quatre fois, pour examiner tour à tour les arguments théologiques, scripturaux, canoniques et conciliaires — méthode qui facilite la tâche de l'auteur et du lecteur, mais qui ne peut éviter des redites (par exemple à propos du droit du pape de choisir son successeur, p. 165 ss., 176, 276 s., etc.). Les positions que défendent les deux antagonistes sont bien connues. Le mérite d'Olivier de la Brosse est de nous avoir présenté le détail des arguments, des autorités invoquées et la manière de les interpréter. Sans que ce soit la thèse de l'auteur, il se dégage de ses analyses l'impression que la théologie de chacun des deux adversaires est dominée par un *a priori* qu'il faut chercher peut-être moins dans la théorie des pouvoirs que dans l'ecclésiologie à proprement parler. Pour Cajetan, l'Eglise étant une monarchie papale de droit divin, il convient de donner une réponse « papaliste » à toute question exégétique, historique ou juridique. Pour Almain, le pape n'est pas la tête sans laquelle le corps n'est rien, mais le membre le plus éminent d'un ensemble dont chaque partie a sa valeur propre. N'est-ce pas là l'enjeu de cette controverse, si étrange pour l'homme du XX^e siècle, où, pour le conciliarisme, le pape n'est que le chef des chrétiens individuels (les brebis) alors que pour les papalistes il est le chef de l'Eglise en tant que telle (la bergerie) ? Cependant on pourra comparer Friedrich Merzbacher : *Die Kirchen- und Staatsgewalt bei Jacques Almain* dans *Speculum iuris et ecclesiarum*. Festschrift... Plöchl, Vienne, 1967, p. 301-312. L'analyse de Merzbacher fait ressortir précisément l'élément monarchique dans la doctrine d'Almain. — Ainsi, en dépit de certaines réserves, le livre d'Olivier de la Brosse pourrait bien servir de point de départ à des recherches nouvelles. Indiquons-en trois pour terminer. La conception que nous venons d'évoquer (chef des brebis, chef de la bergerie) mériterait un examen approfondi. La lecture des canons est de toute évidence gouvernée par la Glose ordinaire (Jean le Teutonique et Bartholomé de Brescia, que l'auteur cite une fois, p. 280 s.) et par les œuvres des décrétalistes (notamment le Panormitain qu'il ignore). Il faudrait consacrer une monographie au moins au matériel canonique

complet de chacun des protagonistes, et finalement, à leur manière d'utiliser la Bible. Olivier de la Brosse nous montre Cajetan et Almain, l'interprétant presque comme s'ils en étaient les premiers lecteurs ; mais *quid* de la tradition exégétique ? Que sait-on de leurs lectures de la Glose ordinaire, de Nicolas de Lyre (cités une fois, p. 234), des commentaires de saint Thomas, des Pères, des catènes et de sermons ? Souhaitons que ce livre stimule de telles recherches, à une époque où l'historiographie s'intéresse de plus en plus à cette période-charnière « à la veille de la Réforme ».

PIERRE FRAENKEL.

L. BOUYER, J. COPPENS, I.-H. DALMAIS, H. JEDIN et A. SIMON : *Union et désunion des chrétiens*. Bruges et Paris, Desclée de Brouwer, 1963, 143 p. (Université de Louvain : Recherches œcuméniques.)

Le fait que cette recension ait été quelque peu retardée permet de mieux mesurer le chemin parcouru en cinq ans dans le domaine œcuménique. Par exemple, ce qui nous est dit des problèmes liturgiques se trouve bien dépassé par les initiatives hardies de Vatican II, notamment quant à l'emploi du vernaculaire en lieu et place du latin. Il en va de même quant aux célèbres « conversations de Malines » entre catholiques et anglicans entre 1921 et 1926, dont le cardinal Mercier fut l'âme : entre le triomphalisme totalitaire et rigide de la Curie de Pie XI et du cardinal Gaspari, et le Secrétariat pour l'Unité de Jean XXIII et du cardinal Bêa, il y a bien davantage que la distance chronologique de quarante années : il y a un véritable virage. Un chapitre particulièrement intéressant tente de répondre à la question : le Concile de Trente fut-il un obstacle à la réunion des chrétiens ? La réponse est nuancée : ce concile ne fut pas la cause d'une division durable et longtemps jugée irrémédiable entre chrétiens ; il n'a fait que l'entériner et la canoniser. L'intransigeance des protestants à l'égard de la papauté en tant qu'institution de droit divin d'une part, l'incompréhension des catholiques devant le vrai problème d'ordre spirituel posé par la Réforme empêchèrent toute réconciliation. Actuellement, les formules dogmatiques de Trente ne sont plus une barrière infranchissable dressée entre les confessions, mais toutes les difficultés ne sont pas résolues pour autant, conclut le P. Jedin.

RICHARD PAQUIER.

OSCAR CULLMANN : *Vorträge und Aufsätze 1925-1963*. Tübingen, Mohr, 1966, 723 p.

THÉOLOGIE
CONTEMPO-
RAINE

Passionnante lecture, vraiment, que celle des quarante-quatre articles et discours que les amis du professeur du Nouveau Testament et de l'histoire de l'Eglise ancienne de Bâle ont réunis en un gros volume de plus de 700 pages et qui permettent de connaître ce théologien et l'œuvre qu'il a accomplie pendant près de quarante ans pour le plus grand bien de l'Eglise et de la science biblique. Les laïcs intéressés aux problèmes actuels, aussi bien que les pasteurs et les « docteurs » de l'Eglise, y trouveront leur compte. — En effet, à notre époque de bouleversement des fondements de l'Eglise et de sa prédication, nous pouvons être reconnaissants d'avoir au sein de la théologie protestante des hommes comme Cullmann, qui joignent, à la rigueur de la pensée et d'une pensée ouverte à toutes les tendances novatrices, une foi personnelle enracinée dans les vérités fondamentales chrétiennes, disons mieux, dans la Vérité : en

Christ. — L'avant-dernière partie du volume concerne le dialogue œcuménique. Voici ce que Cullmann écrivit en 1962 à ce propos : « Nous ne voulons pas faire le saut qui nous mène à Rome, mais, la main dans la main avec l'Eglise romaine, marcher vers le même but, le Christ. Le chemin qui y conduit, c'est le Saint-Esprit. C'est cela, le chemin de l'unité. » — La notion centrale de l'œuvre du théologien bâlois, la « Heilsgeschichte » (l'histoire du salut), lui permet d'être, au meilleur sens du mot, biblique, de ne pas tomber dans un conservatisme rétrograde, mais d'apprécier à leur juste valeur l'effort des novateurs, comme d'un Bultmann, tout en démontrant en quoi ces théologiens risquent de s'écarter du message biblique. Un historien de la musique, dit Cullmann, doit être lui-même musicien pour pénétrer lui-même au cœur de la réalité de sa matière. *Credo ut intelligam*. Dans toute son œuvre, Cullmann incarne cette célèbre formule d'Anselme. La pensée de notre auteur est constamment illuminée par sa foi. — Ainsi, il ne tombe pas dans la tentation de la théologie moderne d'escamoter le « scandalon » de la Bible, d'évacuer ce qui choque la pensée moderne, mais de le comprendre comme le levier qui soulève l'homme pour en faire une nouvelle créature en Christ. Il possède l'art si rare d'être à l'écoute de ce qui est « étrange » (des fremden) dans la Bible, et cela sans abdiquer sa pensée. Un article porte le titre « Nécessité de la théologie pour l'Eglise ». — Avec sérénité, il aborde les sujets les plus controversés, le Jésus historique, la démythisation, le problème de l'espérance chrétienne et tout le vaste domaine de la critique biblique. Son exégèse de la parabole du sel de la terre, pour ne citer que cet exemple du travail de base d'un théologien chrétien, rejoint des thèses qu'un Käsemann, professeur du Nouveau Testament à Tübingue, bête noire des conservateurs bibliques, a défendues au dernier Kirchentag allemand. Son étude sur le mouvement des zélotes l'amène à stigmatiser les attaques dont le professeur Gollwitzer a été injustement l'objet et qui ont torpillé sa succession à la chaire de Karl Barth. — Que ces quelques « flashes » (car il est impossible, ici, d'entrer plus avant dans le détail) engagent tous ceux qui possèdent la langue allemande à profiter de l'œuvre si riche du théologien bâlois inféodé à aucune école, mais bâtissant sur « le solide fondement » (II Tim. 2 : 19).

FRÉDÉRIC SIEVEKING.

A. M. RAMSEY : *Récents développements de la théologie anglicane, de Gore à Temple (1889-1939)*. Tournai, Desclée, 1967, 292 p.

Les théologiens continentaux, imbus du préjugé selon lequel l'anglicanisme n'a ni théologiens ni théologie dignes de ce nom, changeront peut-être d'avis à la lecture de ce petit livre du présent archevêque de Cantorbéry, lui-même théologien de valeur. Avec maîtrise, l'auteur y débrouille l'entrecroisement complexe des courants philosophiques et théologiques, au tournant du 19^e siècle, d'un anglicanisme déjà passablement complexe en lui-même. On sait que la pensée anglicane est dominée davantage par le fait de l'Incarnation que par les théories de la Rédemption. Charles Gore fut l'initiateur d'une nouvelle école théologique : dans son livre *Lux mundi* (1889), il essaie de réinterpréter la christologie traditionnelle dans les catégories de la philosophie de son temps, mais sans sacrifier en rien la transcendance divine et en adoptant la théorie de la kénose, qui resta prépondérante dans l'anglicanisme pour deux générations au moins. Les fameux *Essays Catholic and Critical*, publiés en 1926, sont l'œuvre commune de plusieurs théologiens, tous ayant

subi fortement l'influence de Gore. Cet ouvrage eut le grand mérite de rapprocher les tendances opposées traditionnelles au sein de l'anglicanisme. Cet essai de synthèse qu'on pourrait caractériser de catholicisme libéral, ne réussit pourtant pas à préserver l'anglicanisme de la vague moderniste, dont les effets se font encore sentir aujourd'hui avec le célèbre évêque Robinson. Dans la suite, le renouveau biblique, ainsi que le mouvement liturgique *Parish and people*, ont aussi contribué au rapprochement de l'aile évangélique et de l'aile catholique de l'anglicanisme. Avec William Temple, on assiste à un essai de synthèse entre l'idéalisme inspiré de Hegel et la foi en l'Incarnation : *Christus Veritas* (1924), puis *Nature, Man and God* (1934) sont le fruit de la réflexion originale de l'archevêque Temple. Des appendices sur la doctrine du péché originel et sur celle de la Trinité dans l'anglicanisme d'aujourd'hui couronnent le livre substantiel de M. Ramsey.

RICHARD PAQUIER.

Christus unter uns. Vorträge in der Arbeitsgruppe Bibel und Gemeinde des 13. Deutschen Evangelischen Kirchentags Hannover 1967. Stuttgart, Kreuz-Verlag, 1967, 40 p.

Sous le titre général « La présence du Christ », Ernst Käsemann a traité de la croix, Hans Georg Geyer de la résurrection, Eduard Schweizer de l'Eglise. — Pour Käsemann, la représentation traditionnelle de la croix comme mort expiatoire du Sauveur n'a plus aucun sens aujourd'hui. Simplement, le Christ mourant garde la foi au moment où il éprouve l'enfer de l'absence de Dieu ; la signification de la croix pour les chrétiens est celle du service et de la liberté. — Cette interprétation est totalement inconciliable avec celle de la croix et de la résurrection dans l'étude suivante, de Geyer : la résurrection dévoile la signification de la croix comme acte de la justice de Dieu contre la puissance du péché. En même temps, elle est l'ouverture révélatrice du salut à venir. — L'Eglise primitive, dit Ed. Schweizer, a été parfois déchirée entre les conservateurs et les novateurs ; aujourd'hui encore, ils ont besoin les uns des autres, sous peine de mort pour l'Eglise. Que l'on prenne au sérieux les dons du Saint-Esprit en vue des mille services des chrétiens dans le monde moderne ; et que l'Eglise soit « plus ouverte, joyeuse, reposante que le cinéma, le dancing, le club sportif ».

FRANCIS BAUDRAZ.

Le couple et la limitation des naissances. Paris, Lethielleux, 1966, 55 p.

Les auteurs, une équipe de quatre médecins et une psychologue, ont écrit cette brochure pour aider chaque couple à résoudre le problème de la régulation des naissances d'une façon qui sauvegarde son unité et son dynamisme créateur. La sexualité comporte la fonction de reproduction. Mais les actes sexuels, même non féconds, peuvent contribuer à l'unité du couple et cette unité est certainement l'élément éducatif le plus important pour les enfants nés ou à naître. Anatomie et physiologie, méthodes actuelles de contraception sont clairement exposées sous un angle d'information médicale, sans qu'aucune méthode ne soit déclarée préférable. Quelques jalons de réflexion sont ensuite proposés au couple, qui doit choisir lui-même la solution qui lui convient le mieux. Cette étude succincte présente l'essentiel du problème individuel tel qu'il se pose dans nos pays occidentaux.

COLETTE BONNARD.

GUSTAVE MARTHET, S.J. : *Amour conjugal et renouveau conciliaire*. Lyon, Mappus, 1967, 47 p.

Après avoir décrit la doctrine du Concile sur l'amour conjugal, l'auteur aborde la question encore pendante de la contraception. Il expose de façon claire en quoi elle fait difficulté ainsi que les arguments des partisans de la contraception. Puis, par des déductions subtiles et peu convaincantes, il montre que la contraception lui paraît le principe d'un mal qui s'en prend à la vérité du langage des époux dans l'amour. Il prévoit que Paul VI réaffirmera que le droit à pratiquer des politiques contraceptives n'existe pas plus pour les époux que pour les Etats.

COLETTE BONNARD.

BERNARD HAERING : *La morale après le Concile*. Traduit de l'allemand par A. Liefoghe. Tournai, Desclée, 1967, 153 p. (Collection « Remise en cause ».)

Auteur d'un important ouvrage en trois volumes intitulé « La loi du Christ », B. Haering était particulièrement qualifié pour présenter le renouvellement que Vatican II a marqué du point de vue de l'éthique ; il est en effet de ceux qui y ont particulièrement contribué. Ce renouvellement est avant tout retour à la source biblique ; à la tradition aussi, bien sûr, mais envisagée dans son courant le plus large et d'abord dans son expression patristique, parce que celle-ci est la plus proche de la Révélation, mais aussi parce qu'elle témoigne d'une époque où le message moral de l'Eglise se dégageait dans son originalité au sein du monde non chrétien. Mais ce renouvellement est aussi rencontre avec l'esprit de ce temps-ci, qui n'est pas à identifier avec « l'esprit du monde », dont les chrétiens ont à se garder. Cette rencontre réclame « un rattachement plus étroit de la théologie morale à la dogmatique, une délimitation plus nette par rapport au droit canonique, des emprunts plus nombreux à la sociologie, une intégration des thèmes et des points de vue principaux de la théologie ascétique et de la théologie mystique ». En une phrase, l'auteur esquisse ainsi tout le programme de révision qui s'impose maintenant à la pensée catholique à la lumière des textes conciliaires. Chose curieuse, ceux d'entre eux qui sont évoqués dans ce volume sont surtout la Constitution sur l'Eglise ou celle sur la liturgie ou encore les décrets sur la formation des futurs prêtres, sur l'apostolat des laïcs ou sur l'activité missionnaire de l'Eglise ; ils le sont au moins autant, sinon plus que *Gaudium et spes* ou que le Décret sur la liberté religieuse. Aussi ce volume nous laisse-t-il un peu sur notre faim en ce qui concerne l'éthique sociale. D'une façon générale, les problèmes concrets n'interviennent qu'à titre d'exemple. Mais ce qui est formulé en toute clarté, c'est l'éclairage évangélique d'une éthique toute centrée sur l'appel du Christ à le suivre, la grâce qui vient de lui, la joie de lui appartenir dans le cadre de la communauté de salut et de service qu'est l'Eglise, l'enracinement de la morale dans la vie liturgique et sacramentelle, la conversion permanente qu'elle implique. Particulièrement net est le paragraphe consacré aux deux formes fondamentales de personnalisme : l'une, qu'on peut appeler adamique, restreint la morale aux catégories de fin et de moyen : on la trouve dans la pensée aristotélicienne, dans le bouddhisme et dans le pharisaïsme ; il se caractérise par le fait que « le regard porté sur le moi empêche d'apercevoir le toi ou du moins le relègue à l'arrière-plan... Le personnaliste chrétien trouve son vrai moi en regardant le Christ, car il voit ainsi qu'il est aimé par celui qui est l'Amour en personne »

(p. 123). Comme typiques de ce personnalisme biblique, Haering cite Tersteegen, Ferdinand Ebner, Martin Buber. On le voit, théologiens catholiques et protestants ont aujourd'hui des références communes et même en ce qui concerne l'enseignement sur la loi naturelle, la manière dont Haering l'envisage à partir de la christologie (p. 77-78) semble permettre entre les uns et les autres une large communauté de réflexion. Certes celle-ci vient d'être contredite par l'encyclique *Humanae vitae*, mais cette intervention papale pourra-t-elle arrêter la révision fondamentale dans laquelle la pensée éthique du catholicisme est engagée ?

LOUIS RUMPF.

WERNER HOFMANN : *Ideengeschichte der sozialen Bewegung des 19. und 20. Jahrhunderts*. Berlin, Walter de Gruyter, 1962, 243 p. (Sammlung Göschen, Band 1205/1205a).

HISTOIRE
DE LA
PHILOSOPHIE

Il ne faut pas se fier à l'apparence rébarbative de cet opuscule, imprimé de manière si fine que sa lecture fatigue vite. Non seulement sa table des matières est extrêmement détaillée, mais elle est encore complétée par une abondante bibliographie thématique (p. 228-234), par deux index (de personnes et de concepts) et par de nombreux tableaux synoptiques, chronologiques, etc. Quant au fond, il ne le cède en rien à la forme. En effet, W. Hofmann a d'abord réussi le tour de force de laisser parler les auteurs eux-mêmes, dont il cite de larges extraits, fort bien choisis. Ensuite, cet ouvrage ne se borne pas à présenter la pensée des auteurs qu'il passe en revue, mais il donne encore les éléments d'une critique solide. Ainsi, à propos du fameux concept marxien de « valeur-travail », l'auteur commence par réfuter six objections que l'on a faites à Marx, mais qui ne portent pas, avant de passer à ce qu'il appelle la « begründete Kritik » (la critique fondée, valable). Ce simple exemple montre bien le sérieux de cette publication, qui constitue aussi bien un ouvrage de référence que de vulgarisation. On regrettera seulement que ce petit livre ne traite en détail, pour le XX^e siècle, que des héritiers de Marx et ne fasse que mentionner, en passant, des hommes tels que Vilfredo Pareto ou Max Weber. Manque de place ou parti pris ? L'un et l'autre peut-être, mais il est difficile de trancher, car l'auteur ne laisse guère apparaître ses présupposés idéologiques. Quoi qu'il en soit, voilà un livre utile pour quiconque s'intéresse à la naissance et au développement du socialisme.

GILBERT RIST.

EBERHARD JÜNGEL : *Zum Ursprung der Analogie bei Parmenides und Heraklit*. Berlin, Walter de Gruyter, 1964, 58 p.

Cette courte étude, qui aurait mérité une recension moins tardive, se fonde sur un sérieux examen philologique des textes tout en se ralliant, par ailleurs, aux interprétations heideggeriennes. — Objecter à l'auteur que l'analogie ne saurait jouer de rôle chez Parménide et Héraclite du fait que le mot lui-même n'y apparaît jamais, serait commettre un contresens dont nous avons fait justice ici même (1965, IV, p. 244-245). En fait, cette notion domine la pensée grecque (voir notre compte rendu de G. E. R. Lloyd, *Polarity and Analogy*, 1966, V, p. 338-339). — Concernant Parménide, l'auteur soutient avec raison que les deux parties du poème s'articulent étroitement l'une à l'autre et dessinent un véritable itinéraire : parti des phénomènes, le philosophe s'élève assez

haut pour écouter la voix de la déesse qui lui révèle à la fois l'être et l'apparence. Fort de cette Vérité, il revient à son point de départ, à ce monde contrasté (*diakosmos*) où règnent *phusis* et *doxa*. Tout relève du logos divin ; il n'y a d'être et d'apparaître que par lui. (Ici le lecteur est quelque peu gêné par l'emploi ambigu du *Sein* et du *Seiendes* heideggeriens). Chez Héraclite, l'ontologie prend également sa source dans la révélation d'un *dire*. Ce dire s'exprime en un tissu de relations chiasmiques traduisant elles-mêmes le *chôrismos* radical qui oblige les contraires à s'engendrer dynamiquement les uns les autres. *Logos* et *polemos* sont maintenant termes synonymes. Héraclite ne se contente pas de référer sa pensée à l'analogie, il met en jeu l'analogie dans l'opération même de la pensée, conçue comme constante génératrice et unificatrice des contraires. — Cette étude, bien conduite, jette un rayon de lumière dans un vaste et obscur domaine. Constatons une fois de plus et avec regrets la part infime qui est faite, dans la bibliographie, aux ouvrages qui ne sont pas de langue allemande.

RENÉ SCHAEERER.

GEROLD PRAUSS : *Platon und der logische Eleatismus*. Berlin, Walter de Gruyter, 1966, 226 p.

Cette étude, richement documentée et rigoureusement conduite, développe une thèse qui ne présente en soi rien de très nouveau mais à laquelle elle apporte le renfort d'une démonstration précise et d'arguments inédits. — On sait que, recueillant l'héritage d'Héraclite et de Parménide, Platon dénonce avec le premier l'universelle mobilité des choses tout en affirmant, avec le second, la réalité d'un facteur de permanence constitué par les qualités (*dunamis*) dont chaque chose est porteuse. Les cheveux naissent et tombent : la blondeur ou la blancheur auxquelles il leur arrive de participer dure éternellement ; Simmias apparaît tantôt comme petit tantôt comme grand, selon le point de vue : petitesse, grandeur et les autres attributs qu'il rassemble (*legein*) en sa personne existent absolument. La chose singulière n'est ainsi que l'agrégat transitoire des attributs stables qui la constituent. Le substantiel est entièrement du côté des qualités. — Ainsi se développe jusqu'au *Théétète* un « éléatisme logique » qui tente de justifier la multiplicité sensible par référence (*anapherein*) à des unités essentielles. — Cette doctrine présentait un défaut grave (où Heidegger, remarquons-le en passant, verra son principal mérite) : elle échoue à distinguer le vrai du faux, elle manque le jugement. Pour justifier la science, il importe donc d'ajouter à cette conception intuitive de la vérité une théorie « syntaxique » qui attribue à la pensée le pouvoir actif de saisir les liaisons et les exclusions qui affectent les Idées les unes par rapport aux autres. La chose singulière n'apparaît plus alors comme le rassemblement passager d'attributs stables mais comme l'unité légitime (*holon*) d'une multiplicité structurée. — Mais cette chose, comment l'atteindre ? C'est ici qu'intervient le *Sophiste* et la théorie de la dichotomie. Une méthode nouvelle, procédant par divisions prudentes, ou diérèses, permet à la dialectique de suivre les articulations du réel et de rejoindre en fin de compte le tout indivisible (*atomon*) dans sa nature essentielle et singulière. C'est ainsi que le sophiste et le politique se définissent au terme des deux dialogues qui portent leur nom. L'immobilisme intuitif de l'éléatisme a fait place à une mobilité discursive où l'Idée apparaît moins comme l'objet d'une vision que comme l'instrument d'une opération. — On ne peut qu'applaudir à ces pages qui témoignent d'une familiarité étroite avec la lettre et l'esprit des *Dialogues*.

RENÉ SCHAEERER.

IMMANUEL KANT : *Aus den Vorlesungen der Jahre 1762 bis 1764. Auf Grund der Nachschriften Johann Gottfried Herders herausgegeben von Hans Dietrich Irmischer. Köln, 1964, 178 p. (Kantstudien, Ergänzungshefte 88).*

Il est possible que les notes de Herder soient les seules notes originales prises par un auditeur de Kant pendant les cours des années 1760. On en connaissait quelques fragments, sur la géographie, publiés par Adickes (1911), et sur la psychologie, publiés par Menzer (1911). Mais récemment, une étude du *Nachlass* (écrits posthumes) de Herder a fait découvrir des notes de cours de logique, de philosophie pratique et de mathématiques ; il est pour le moins vraisemblable qu'il s'agit de cours professés par Kant. Ce sont avant tout ces derniers manuscrits, publiés sans correction (sauf de très rares exceptions), qui fournissent la matière de l'édition très soignée de Irmischer. Cette édition ne révolutionne pas l'histoire de la formation de la doctrine de Kant, mais apporte d'utiles compléments. Les notes les plus abondantes portent sur la philosophie pratique (p. 89-178). On remarquera aussi (p. 82-84) une page de métaphysique, datée d'août 1762, qui contient peut-être la première version, déjà radicale, de la réfutation de l'argument ontologique : Kant lui oppose l'idée de l'opposition entre les réalités (*reale Repugnanz*), qui exclut un Etre contenant toutes les réalités, et l'idée que l'existence n'est pas prédicat, mais position absolue.

JEAN VILLARD.

NICOLA M. DE FEO : *Analitica e dialettica in Nietzsche*. Bari, Adriatica, 1965, 142 p.

Les interprètes de la pensée nietzschéenne sont nombreux et il s'en rencontre qui se sont occupés de Nietzsche alors que leur propre système était déjà solidement édifié. Dans ces cas-là, le philosophe que l'on commente, comme le poète, apporte à celui qui l'interprète ce que celui-ci veut en accepter pour lui-même. Souvent l'œuvre qui en résulte révèle un nouvel aspect de l'interprète plutôt qu'il ne nous dispense des lumières sur l'objet de l'étude. Ainsi Heidegger a-t-il *son* Kant et *son* Nietzsche, tout comme Croce a *son* Vico et *son* Hegel. Or, dans le présent ouvrage, l'auteur semble éprouver une certaine difficulté à se frayer une voie originale au milieu de tant d'interprétations différentes de la philosophie de Nietzsche : tantôt acceptant celle de Lukacs, tantôt la repoussant, faisant de même avec Jaspers, avec Heidegger ou d'autres, et découvrant certes en Nietzsche lui-même l'origine de cette diversité d'interprétations, mais sans pouvoir en exprimer clairement la nature. L'auteur a également tendance à se réfugier derrière une terminologie assez compliquée. Mais finalement, son ouvrage intéressera quiconque s'intéresse à Nietzsche !

ERIC MERLOTTI.

MARIE-MAGDELEINE DAVY : *Simone Weil*. Sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie. Paris, PUF, 1966, 117 p.

M^{me} Davy, qui a déjà écrit deux ouvrages sur Simone Weil, nous présente maintenant cet auteur dans la célèbre collection « Philosophes ». Elle suit le schéma habituel à cette collection : exposé de la vie de S. Weil, de sa philosophie, puis, extraits de son œuvre. Elle ne se contente pas de résumer une pensée,

mais nous en montre l'intention, le centre de gravité et l'évolution. Puis elle en dégage les thèmes fondamentaux. Remarquons encore l'excellent choix de textes qui, par sa variété, nous permet de voir les intérêts principaux de S. Weil : pensée religieuse, éthique, politique. Ce livre très clair et facile à suivre rendra de grands services à qui voudra découvrir la pensée de l'auteur de *La Pesanteur et la Grâce*.

MICHEL CORNU.

ROGER VERNEAUX : *Introduzione e logica*. Corso di filosofia tomista. Brescia, Paideia, 1966, 159 p.

Il s'agit du volume I du « Cours de philosophie thomiste », rédigé en sept volumes par des professeurs de l'Institut catholique de Paris. Parue en français aux Editions Beauchesne, en 1964, cette « Introduction générale et logique » veut être une véritable introduction, c'est-à-dire qu'elle pourra être relue, en fin de cours, comme une conclusion. L'auteur ne recherche pas la simple divulgation, mais bien la clarté et la précision ; il invite à l'exercice progressif de la réflexion qui doit conduire à une connaissance approfondie de cette doctrine qu'il estime « vraie ». Voilà pour le niveau des intentions. Elles sont réalisées, croyons-nous, donnant à cet ouvrage son prix et ses limites.

ERIC MERLOTTI.

PHILOSOPHIE
CONTEMPORAINE

XIX.^o CONGRESSO NAZIONALE DI FILOSOFIA : *La Filosofia di fronte alle scienze*, II, Comunicazioni. Bari, Adriatica, 1962, 815 p.

Cet épais volume contient une série impressionnante de communications présentées par les membres de la Société italienne de philosophie, à l'occasion de son XIX^e congrès tenu à Bari, en hiver 1962. Le thème choisi devait permettre une confrontation entre les partisans d'une autonomie totale de la philosophie face aux sciences humaines et naturelles et les promoteurs d'un dialogue constant nécessité par les exigences de l'évolution scientifique et le rôle nouveau à attribuer au philosophe. Sans doute un congrès, comme il arrive souvent, ne peut que rester en deçà de toute solution qui rallierait un consensus même provisoire des participants. Chacun y va de sa contribution dans les limites fixées par l'espace d'un livre et le temps d'un exposé, et l'on peut regretter que ce volume d'actes n'ait pas été conçu de façon à grouper les thèmes généraux, ce qui nous éviterait de passer sans transition d'un écrit concernant l'aspect historique du thème général, à un aspect pédagogique, un autre méthodologique, un autre encore doctrinal. Il faut être reconnaissant à M. Guzzo qui a su faire le point clairement sans prétentions de terminologie ou esprit d'intolérance, sur ce « fiume di parole », selon ses propres termes.

ERIC MERLOTTI.

GALLO GALLI : *L'uomo nell'assoluto*. Torino, Pubblicazioni della facoltà di magistero dell'Università di Torino. Turin, Giappichelli, 1965, 260 p.

C'est un livre de réflexion philosophique dans le sens traditionnel du terme — universalité de ce savoir — et riche de contenu spéculatif, dirigé vers l'étude de la réalité *sub specie aeternitatis*. Cela n'inclut pas une hiérarchisation des

savoirs dominés par la vérité d'un seul, celui du philosophe, mais indique seulement que les problèmes traités sont propres à l'activité philosophique théorique, dont l'homme ne peut se débarrasser en invoquant les raisons du sceptique qui ne veut voir dans l'histoire de la philosophie que vanité et suite de contradictions. Cette confiance initiale en la valeur de la philosophie n'écarte aucunement l'examen attentif des manifestations de la réalité humaine (cf. les trois derniers chapitres sur le langage, la religion et la structure de la société) mais éclaire l'intention profonde de l'auteur qui est la suivante : démontrer l'autonomie du Sujet sans rejeter l'existence de l'Absolu. On voit tous les problèmes qu'engendre cette affirmation de la réalité première de la subjectivité : statut de la vérité, relation entre l'être et la pensée, et entre les sujets eux-mêmes, valeur de la connaissance. L'auteur se réfère à B. Varisco, ainsi qu'à Croce et Gentile, mais il suit une voie originale de méditation et s'exprime en un langage clair et sans jargon inutile, sans recourir à un appareil de notes. La lecture de cet ouvrage en est facilitée d'autant.

ERIC MERLOTTI.

PIETRO M. TOESCA : *Verità e Rivoluzione*. Roma, Editrice Studium, 1965, 424 p.

C'est un texte de très bonne tenue, témoignant d'une culture vaste et bien maîtrisée, et dans lequel l'auteur se propose une large méditation sur la signification de la transcendance dans l'humanisme moderne. La féconde ambiguïté de la situation humaine engendre une pluralité de significations du discours de l'homme et révèle, avant tout, combien ces savoirs sont toujours l'expression dynamique de l'aspect problème (proposition-ouverture) et de l'aspect évidence (définition close) de tout horizon humain. Or l'humanisme en quête d'autonomie caractérise la pensée de notre temps, et la culture comme la politique le manifestent clairement. Mais cette autonomie s'oppose à ce qui en est la négation, c'est-à-dire la transcendance chrétienne fixe et immuable, et, dans son idéal de rationalité absolue, elle refuse également la problématique et l'ambiguïté, ce qui limite l'horizon humain. Ni humanisme athée donc, ni transcendance paralysante, mais la nécessité de définir une nouvelle transcendance qui n'exclue ni le problème ni l'évidence, ni la Révolution ni la Vérité.

ERIC MERLOTTI.

WERNER R. SCHWEIZER : *Der Witz*. Bern und München, Francke Verlag, 1964, 302 p.

L'auteur veut contribuer à éclairer l'essence du comique. Il expose d'abord les caractères généraux de l'expérience comique et en dégage les constantes. Le rire est une réaction « instinctive » ; or les « instincts » sont toujours liés à des « tendances » (*Triebe*). L'auteur pose que cinq des tendances psychiques peuvent intervenir ici (pourquoi pas davantage ? pourquoi pas la tendance grégaire ?) : la tendance ludique, la tendance à la « forme » (deux facteurs indispensables), la tendance à se faire valoir, la tendance sexuelle, et le « sens des valeurs » (*sic*), (trois facteurs facultatifs). Les uns ou les autres de ces facteurs, combinés avec la perception soudaine d'un contraste ou d'une « polarité », produisent le rire. Le reste de l'ouvrage contient d'abondants exemples soigneusement classés. Mais où est dans tout cela la méthode « empirique » et le pluralisme dont l'auteur se vante au début ? Y a-t-il dans cet empirisme autre chose

que le prétexte de mépriser ou d'ignorer des travaux antérieurs ? Le lecteur, peut-être inquiet de voir le rire ramené à des facteurs psychiques élémentaires, est rassuré d'apprendre que le comique, dans ses formes les plus hautes, est « un approfondissement de la connaissance, un enrichissement de la vie ».

JEAN VILLARD.

JEAN LACROIX : *L'échec*. Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 117 p. (Collection « Initiation philosophique ».)

Cet essai développe une phénoménologie de l'échec et débouche sur une métaphysique de l'espérance. L'idée centrale, c'est que l'échec habite au cœur de l'existence humaine et qu'il présente un caractère « éminemment personnel » (p. 8). N'avoir que des succès, c'est nécessairement s'ignorer soi-même. L'échec est donc un révélateur et, comme tel, sa fécondité peut être inépuisable. Il relève de l'intelligence et de la volonté, mais plus profondément de cette dernière, car c'est surtout dans le passage à l'acte qu'il se manifeste. Il s'oppose, certes, à la réussite, mais on ne saurait établir entre ces deux termes une simple relation d'antinomie : ce serait oublier qu'on peut échouer dans la réussite et réussir dans l'échec. Il y a des échecs intérieurement consentis qui écartent le pire des échecs, l'échec d'une conscience devenue la proie des circonstances, l'échec d'une vie ratée. — Quoi qu'il en soit, surmonter l'échec, c'est toujours, d'une manière ou d'une autre, triompher du temps. « Si bien qu'en définitive, le problème philosophique de l'échec n'est autre que celui des rapports du temps et de l'éternité » (p. 32). C'est donc en échappant à l'idolâtrie des choses temporelles — autre nom de l'aliénation — que l'homme peut remédier à l'échec, et ce remède a un nom, lui aussi : il s'appelle création. Sous ce rapport, la mort même peut apparaître comme révélatrice. Elle nous apprend que l'homme ne saurait s'égaliser à lui-même, qu'il y a dans notre univers de l'incoordonnable (Gourd), de l'injustifiable (Nabert) et que la grande question qui se pose à nous est celle-ci : puis-je espérer au-delà de moi-même ? En face d'une telle interrogation, la seule solution possible appartient à la religion. « L'attitude religieuse se présente comme le remède spécifique, non certes aux échecs, mais à l'Echec » (p. 107). Cette attitude est celle du risque assumé. S'opposer religieusement à l'échec, c'est choisir le sens contre le non-sens, c'est opter pour l'espoir, fût-ce contre tout espoir. — Ainsi vouloir résorber l'échec dans une réussite ultime et définitive, comme Hegel, Marx ou Teilhard de Chardin, c'est fausser les données du problème, c'est interpréter esthétiquement la vie, comme si elle s'orientait d'elle-même vers une résolution harmonieuse, c'est satisfaire tout au plus l'imagination. — Ce résumé est loin de rendre justice à la richesse de cet ouvrage où se manifeste, à travers une information extrêmement sûre — tributaire surtout de Pascal, de Kant et de Blondel — un sens profond de la finitude humaine et des espoirs qu'elle autorise.

RENÉ SCHAEFER.

A. GODIN, S.J. : *De l'expérience à l'attitude religieuse*. Etudes de psychologie religieuse, présentées par A. Godin. Bruxelles, Lumen Vitae, 1964, 259 p. (Cahiers de psychologie religieuse, III).

Ce cahier s'adresse d'abord aux éducateurs religieux, ce que relève A. Godin dans son éditorial. Au moment où sont remis fondamentalement en question

bien des principes et des méthodes de la formation spirituelle des enfants et des jeunes, il est utile que l'on tienne compte des travaux sur ces questions. *De l'expérience à l'attitude religieuse* contient entre autres les contributions suivantes : P. Ranwez, Le discernement de l'expérience religieuse chez l'enfant ; A. Godin, Images parentales et paternité divine ; J. P. Deconchy, l'idée de Dieu entre 7 et 16 ans ; R. H. Thouless, les prières pour demander des faveurs, sondage d'opinion auprès des jeunes filles de 12 à 17 ans ; J. J. Larivière, Etude comparative des connaissances religieuses chez des élèves de catéchistes religieux et de catéchistes laïcs (Canada) ; H. Bissonnier, Expression religieuse et déficience mentale ; R. Goldmann, Comment fut écrite la Bible ? Analyse des réponses de jeunes chrétiens de 6 à 17 ans ; C. van Bunn, Le buisson ardent, ses implications symboliques chez des enfants de 5 à 12 ans ; E. Lewis (psychothérapeute), Incertitudes religieuses chez deux adolescents ; J. B. Brothers, Doutes et persévérance chez des jeunes catholiques d'une même année scolaire.

HÉRALD CHATELAIN.

LOUIS GRAZ : *Le feu dans l'Iliade et dans l'Odyssée*. Πῦρ, champ d'emploi et signification. Paris, C. Klincksieck, 1965, 382 p. (Etudes et Commentaires LX.)

Malgré l'étroite délimitation de son sujet et en dépit de sa grande technicité, la thèse de L. Graz soulève des problèmes assez généraux pour intéresser le linguiste et le philosophe, en plus du philologue classique. En étudiant « le champ d'emploi » du mot πῦρ dans les deux épopées homériques, c'est le sens ou la valeur de ce mot qu'il veut éclairer ; il rencontre donc le problème fondamental de la signification. Il s'en montre conscient et rappelle les principales solutions que lui ont apportées philosophes et linguistes, avant de poser, en se référant notamment à de Saussure et à Porzig, les principes de la méthode qu'il entend appliquer : pour découvrir la signification d'un mot, étudier tous les rapports qui l'unissent à d'autres termes dans l'usage effectif de la langue. — Il énumère et classe systématiquement les groupes de mots où πῦρ figure, associé dans des fonctions diverses à des adjectifs, à des verbes ou à des noms. Chacun des termes repérés est à son tour considéré dans l'ensemble des constructions homologues qui l'unissent à d'autres mots, comme elles l'unissent à πῦρ. C'est ainsi qu'il situe le mot πῦρ dans un champ d'emploi dont il fait apparaître la structure. Reprenant ensuite les différents groupes recensés, il précise les aspects divers sous lesquels chaque contexte y fait envisager le feu. Cette enquête le conduit à définir, dans un chapitre de conclusion, « la structure sémantique du champ d'emploi » considéré. — Le feu paraît y revêtir cinq aspects principaux, de l'aspect d'une énergie puissante à celui d'une chose en combustion, occupant un lieu défini. On constate que ces aspects varient selon le style des passages où le mot πῦρ est employé ou suivant les parties de l'œuvre dans laquelle on peut, de ce point de vue, distinguer plusieurs « aires » ; on remarque du même coup une profonde différence entre l'*Odyssée* et l'*Iliade*, où le feu joue un rôle dominant, comme symbole de l'action guerrière ou de la ruine menaçante. — La démarche très méthodique suivie par l'auteur est d'une technicité qui rend la lecture de son livre difficile. Elle lui permet de faire des observations judicieuses et assure de l'objectivité à beaucoup de ses jugements, mais il faut avouer que le lecteur, après avoir fait l'effort considérable qui est requis de lui, est un peu déçu de la maigreur des résultats auxquels il est conduit. Il

éprouve le sentiment qu'il eût été possible d'y parvenir plus aisément. Il se demande en outre si la sécurité de la méthode est aussi grande que son austérité le laisse croire. Pour saisir le sens d'un terme, sans préjugé, en se maintenant au niveau de l'usage effectif de la langue, on veut étudier d'une manière objective les rapports qui l'unissent à d'autres termes ; cette intention est rassurante ; mais, pour tirer des conclusions sémantiques de l'analyse de telles relations, l'auteur est bien obligé de supposer connu le sens des termes extrêmes auxquels il décide de s'arrêter. On se demande en vertu de quoi il peut les considérer comme tels ; pour en découvrir la signification selon la méthode qu'il applique au mot $\pi\upsilon\rho$, il faudrait supposer connu le mot $\pi\upsilon\rho$ lui-même. C'est, nous semble-t-il, la difficulté à laquelle se heurte toute démarche qui prétend saisir un sens en considérant seulement une structure et un système de relations à l'intérieur de celle-ci. — Certaines conclusions de l'auteur nous laissent alors perplexes. Dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, nous dit-il par exemple, le feu est toujours *profane*. Qu'est-ce que cela signifie, alors que la langue grecque ne possède aucun mot qui puisse traduire exactement cet adjectif ? — Ces réserves faites, nous nous plaisons à souligner le sérieux d'un ouvrage dont plusieurs index feront un bon instrument de travail.

JEAN RUDHARDT.

HENRI RONDET, S.J. : *Hégélianisme et Christianisme*. Paris, Lethielloux, 1965, 160 p.

La déception qu'on éprouvera à lire ce petit ouvrage au titre si prometteur n'a rien d'accidentel : l'auteur y poursuit explicitement des fins apologétiques et pastorales ; il veut montrer que, dans une certaine mesure, et en témoignant d'une certaine prudence, certains aspects de la philosophie hégélienne pourraient aider les catholiques à intégrer à l'œuvre de saint Thomas certains traits d'une philosophie de l'histoire, qui pourraient être d'un certain secours dans le dialogue avec les marxistes. L'auteur s'intéresse particulièrement à l'*Encyclopédie*, où, comme dit le prospectus, « l'aristotélisme revit ».

PIERRE-ANDRÉ STUCKI.